

LE JE NE SAIS QUOI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 10.
Septembre 1731.

BOISSY, Louis de
1731

LE JE NE SAIS QUOI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 10.
Septembre 1731.

De Monsieur DE BOISSY,

À PARIS, Chez PIERRE PRAULT, Quai de Gêvires, au Paradis.

M. DCC. XXXI. Avec Approbation, et Privilège du Roi.

ACTEURS.

MOMUS.
VÉNUMS.
APOLLON.
LE JE NE SAIS QUOI.
LE GÉOMÈTRE.
LE PETIT MAÎTRE.
LE SUISSE.
LE PUBLIC FÉMININ.
L'ACTEUR FRANÇAIS.
LE MUSICIEN.
LA DANSEUSE.
SILVIA.
TROUPE de CALOTINS ET CALOTINES.

La Scène est dans un désert.

SCÈNE PREMIÈRE.

Momus, Vénus.

MOMUS.

Que vient faire Cypris dans ce lieu solitaire ?

VÉNUS.

Et qu'y cherche Momus ?

MOMUS.

C'est un fripon charmant,
Qui n'est pas votre fils, et qu'on prend pour son frère.
Dont le nom même est un mystère ;
5 Déserteur de mon régiment
Ainsi que de Cythère.
Il a les traits peu réguliers, mais fins ;
Son air est ingénu, ses discours font badins ;
Il est brun de visage, et petit de figure ;
10 De l'Art trop composé fuit les charmes contraints,
Et tient ses agréments des mains de la Nature.
Votre fils est plus beau, mais je crois celui-ci,
Soit dit sans vous mettre en colère,
Mille fois plus piquant, mille fois plus joli,
15 Et dans tout ce qu'il fait il a le don de plaire.

VÉNUS.

Ah ! Je reconnais là, le Dieu de l'Agrément,
Le JE NE SAIS QUOI ravissant,
Que la plus charmante des Grâces
Et le Caprice ont mis au jour ;
20 Qui faisait autrefois la gloire de ma Cour,
Et qui fuit à présent mes traces.

MOMUS.

Consolez-vous, Déesse, Apollon que voici,
Éprouve les mêmes disgrâces ;
Et comme vous sans doute, il vient chercher ici
25 Le fier JE NE SAIS QUOI, que cache cette grotte.

SCÈNE II.
Apollon, Momus, Vénus.

APOLLON.

Le Dieu Momus l'y cherche aussi.
Est-ce pour lui donner un brevet de Calotte ?
Il en est digne sûrement
Par sa rare conduite.

MOMUS.

30 Mais vous faites par là son éloge vraiment.
La brigue ne fait rien dans notre Régiment,
On n'y reçoit que le mérite ;
Vous en faites, Seigneur, vous-même l'ornement,
Aussi bien que le Dieu dont vous blâmez la fuite.

APOLLON.

35 Un tel honneur me flatte infiniment :
Mais je me rends justice, et je sens l'avantage
Qu'a sur moi cet enfant volage ;
C'est lui qui, le premier, a rendu florissant
Ce corps dont la chaleur s'est un peu ralentie.

MOMUS.

40 Eh ! C'est depuis qu'il est absent.
Sans le Je ne sais quoi tout languit dans la vie,
Il en fait tout l'enchantement ;
C'est le Je ne sais quoi qui met sur la Folie,
Cet aimable vernis qui la rend si jolie,
45 Et sur tous mes sujets répand cet enjouement
Qui fait passer heureusement
Leur plus piquante raillerie.
Sans le Je ne sais quoi, le Dieu des Vers ennuie ;
Il donne à ses accords ce doux charme qui plaît,
50 Et remplit seul la Tragédie
De la chaleur de l'intérêt.
Sans le Je ne sais quoi, sans sa grâce infinie,
La Beauté n'offre aux yeux qu'un éclat impuissant :
C'est le Je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
55 Forme la sympathie.
Enfin, par ce Je ne sais quoi,
Un cœur s'attache à l'autre, et sans savoir pourquoi.
On combattrait en vain, sa douce tyrannie ;
Du petit Enchanteur un regard séduisant,
60 Un coup de tête, un geste, une manière.
Déesse des Amours, font plus en un instant,
Que ne feraient votre Art et son talent
En une année entière.
Heureux cent fois l'Auteur,
65 Heureux l'Amant, heureux l'Auteur,
Heureuses mille fois les Belles,
Sur qui ses libérales mains
Répandent en naissant ses grâces naturelles ;

De toucher et de plaire ils sont toujours certains,

APOLLON.

70 Ciel ! Qu'entends-je ? Momus s'est fait panégyriste.

VÉNUS.

Le Dieu des Médisants devient votre copiste.

MOMUS.

Doucement, je ne fais cet éloge de lui,
Que pour mieux vous blâmer l'un et l'autre aujourd'hui.
Du départ de ce Dieu vous êtes seuls la cause.

APOLLON.

75 Qui ! Nous ?

MOMUS.

Vous même ; en vain vous faites les surpris.

VÉNUS.

Je m'étonne, sur nous, que vous mettiez la chose.

MOMUS.

Ce sont tous les abus que vous avez permis,
C'est l'affectation, c'est la coquetterie,
Le fard et le clinquant qui semble, des habits,
80 Avoir passé dans les écrits ;
Ce sont tous les faux airs que le Faste a fait naître,
Qui l'ont forcé d'abandonner Paris,
Pour suivre la Nature en ce séjour champêtre.
Voilà ce qu'a produit la fureur de paraître.
85 De la Simplicité l'on ne sent plus le prix ;
Toute Belle est coquette, et fait gloire de l'être ;
Tous les Auteurs sont beaux Esprits,
Et tout Amant est Petit Maître.
De la contagion si quelqu'un est exempt,
90 C'est à l'abri de ma marotte,
Et pour amis du Vrai, je compte uniquement
Nos Officiers de la Calotte.

APOLLON.

Je fronde, comme vous, le faux goût d'à présent,
Mais, malgré mes efforts, son Empire s'étend.

VÉNUS.

95 C'est par un pur caprice, et non par notre faute,
Que nous avons perdu ce Génie inconstant ;
Avec les grâces de sa mère,
Il a l'humeur fantasque de son père.

MOMUS.

100 Ce que j'y vois pour vous de plus triste aujourd'hui,
C'est que depuis le jour que ce Dieu s'est enfui,

Panégyriste : Celui qui fait un panégyrique. Discours public à la louange de quelqu'un. Par extension tout parole d'éloge. [L]

Marotte : Espèce de sceptre qui est surmonté d'une tête coiffée d'un capuchon bigarré de différentes couleurs, et garnie de grélots ; c'est l'attribut de la Folie, et c'était celui des fous des rois. Fig. et familièrement. Objet de quelque folie. [L]

Petit maître : Fig. et familièrement. Petit-maître, jeune homme qui a de la recherche dans sa parure, et un ton avantageux avec les femmes. [L]

Calotte : Sorte de petite calotte noire que portent les prêtres. Par dénigrement, la calotte, les prêtres, le clergé. [L]

L'Ennui mortel a pris sa place,
Et l'on bâille à Cythère aussi fort qu'au Parnasse.
L'Amour ne fait plus que languir,
De vains amusements on a beau le remplir,
105 Le cœur demeure toujours vide,
Et l'Ennui, d'un vol rapide,
S'y vient nicher au milieu du Plaisir.

VÉNUS.

Le moyen de s'en garantir ?

MOMUS.

Cela me paraît difficile.

VÉNUS.

110 Il a même forcé notre dernier asile,
Le Théâtre est en proie à sa noire vapeur.

MOMUS.

C'est notre premier Temple; il est de notre honneur
D'en prendre la défense :
C'est la cause d'ailleurs de tous les Immortels.
115 Si l'Ennui s'établit dans le sein de la France,
Il détruira tous leurs autels.

APOLLON.

Contre un fléau si grand que peut votre puissance ?
Que faire enfin ?

MOMUS.

Agir tous de concert,
Pour arracher de ce désert
120 Le Dieu, dont la présence,
Peut seule exterminer cet Ennemi fatal :
Mais il ne faut pas moins qu'un effort général ;
Cette Grotte et ces lieux qu'arrose une onde pure,
Pour retenir ses pas semblent formés exprès ;
125 De leur agréable structure,
Le seul Caprice a fait les frais.

VÉNUS.

Mais comment l'arracher du fond de sa retraite ?

MOMUS.

Pour lui faire quitter ces lieux,
Écoutez un dessein que mon esprit projette,
130 Et qui sera, je crois, approuvé dans les Cieux :
Parmi tous les Mortels qui nous rendent hommage,
Que chacun de nous tâche à trouver un sujet,
Qui puisse avoir l'heureux attrait
De rappeler ce Dieu volage,
135 Et de le fixer tout à fait.

APOLLON.

Vous espérez avoir, sans doute, l'avantage
De l'emporter sur tous les autres Dieux ;
Et ce retour sera l'ouvrage
De quelque Calotin joyeux.

MOMUS.

140 Mais ne croyez pas rire, avec un tel langage ;
On plaît moins par le sérieux,
Qu'on ne fait par le badinage ;
Et le JE NE SAIS QUOI, si charmant à nos yeux,
Est lui-même porté vers le Calotinage,
145 Et tient de lui ses traits les plus victorieux.

VÉNUS.

Mais aux Mortels pourquoi donner la gloire
De l'exécution?
C'est nous avilir de les croire
Dans cette occasion,
150 Plus capable que nous d'obtenir la victoire.

APOLLON.

Oui, de n'avoir pas cet honneur,
Ma dignité s'offense et mon orgueil murmure.

MOMUS.

C'est cette dignité qui doit nous en exclure :
La contrainte et l'apprêt qui suivent la Grandeur,
155 Donneraient l'épouvante à notre déserteur.

VÉNUS.

Avant de recourir à ce moyen extrême,
Moi, je veux essayer du moins,
Si je ne pourrai pas réussir par moi-même.

APOLLON.

Et j'y vais, comme vous, appliquer tous mes foins.

MOMUS.

160 Des Coquettes elle est la Reine,
Il est le Dieu des beaux Esprits ;
Je ne suis nullement surpris
Si l'Amour propre les entraîne.
D'un si noble dessein je vous applaudis fort:
165 Mais voici ce Dieu solitaire,
Qui vers ce Lieu prend son effort ;
Il s'offre à vos filets, signalez votre effort.
Pour convaincre les Dieux du choix qu'ils doivent faire,
Et pour songer au mien, moi, je quitte ce bord.

Il s'en va.

SCÈNE III.
Apollon, Vénus, Arlequin.

ARLEQUIN.

170 Quels sont les importuns qu'ici je vois paraître ?
C'est Apollon, et Madame Vénus.
Qu'ils sont changés depuis que je ne les ai vus !
J'avais d'abord peine à les reconnaître.

APOLLON.

Il s'effarouche en nous voyant.

ARLEQUIN.

175 Que veulent-ils ?

VÉNUS.

Il faut l'aborder doucement.

ARLEQUIN.

Quelle affectation ! Quel rouge épouvantable !
Je ne puis soutenir leur aspect seulement.
Vite, rentrons dans mon appartement.

VÉNUS.

Pourquoi nous fuir, Génie aimable ?

APOLLON.

180 Vous seriez accompli,
Si vous vouliez vous montrer plus affable.

ARLEQUIN.

Ah ! Vous me trouvez donc joli ?

VÉNUS, d'un air minaudier.

Plus on vous voit, et plus on vous trouve agréable.

ARLEQUIN, à Vénus.

185 Ce compliment est fort poli ;
Mais, ne pourriez-vous pas de grace,
Me dire des douceurs, sans faire la grimace ?

APOLLON, faisant le gracieux.

Tout est charmant en vous. Vous êtes embelli
Même par votre brusquerie.

ARLEQUIN.

190 Ah ! Vous m'affadissez par votre flatterie,
Et vous accompagnez ce trait digne de vous.
D'un souris fat et plein d'afféterie,

Capable de gêter l'éloge le plus doux.
Faites-moi tous les deux un plaisir, je vous prie?

APOLLON.

Volontiers.

ARLEQUIN.

195 Privez-moi de votre Compagnie,
Ou trouvez bon que je vous dise adieu.

VÉNUS.

D'où vous vient cette saillie ?

ARLEQUIN.

D'une raison sans repartie.
Nous ne saurions tous trois être en un même lieu.

APOLLON.

Mais pourquoi donc, je vous supplie ?

ARLEQUIN.

200 C'est qu'avec l'Art, j'ai de l'antipathie,
Et pour trancher les discours superflus,
Que Madame n'est plus
Qu'une vieille Coquette à mes yeux enlaidie,
Dont je ne puis souffrir le visage fardé ;
205 Et que vous êtes, vous, un bel esprit guindé,
Dont l'entretien m'ennuie.

APOLLON, l'arrêtant.

Arrêtez, charmant JE NE SAIS QUOI,
Ne partez pas si vite.
Nous avons traversé les airs, Vénus et moi,
210 Pour venir vous rendre visite.

ARLEQUIN.

Adieu, je prends la fuite,
Dès qu'on court après moi.

VÉNUS, en le retenant.

Ah ! Montrez-nous plutôt le moyen de vous plaire,
Pour vaincre vos rigueurs, dites, que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

215 Vous rapprocher de la Simplicité.

APOLLON.

C'est à quoi, chaque jour, notre esprit s'étudie ;
Et sans cesse par nous votre air est imité.

ARLEQUIN.

Par là même, morbleu, vous êtes affecté :
On n'est plus naturel, si tôt que l'on copie.
220 Ainsi, plus de commerce.

VÉNUS.

Ah ! Quelle cruauté !
Le dernier des Mortels ne serait pas traité
D'une façon plus dure.

ARLEQUIN.

Je le recevrais beaucoup mieux.

APOLLON.

Pourquoi nous faire cette injure ?

ARLEQUIN.

225 C'est que les hommes sont moins fardés que les Dieux,
Plus on est guindé dans les Cieux,
Moins on est près de la Nature,
Et souvent les plus Grands sont les plus ennuyeux.
Voilà pourquoi je vous fais mes adieux.

VÉNUS.

230 C'est moi plutôt qui vous cède la place.
Je rougis d'en avoir trop fait,
Et mon juste dépit me chasse.
Une mortelle aura peut-être le secret
De venger ma disgrâce.

Elle sort.

APOLLON.

235 Honteux d'avoir tenté des efforts superflus,
Je vais suivre trop tard le conseil de Momus.

SCÈNE IV.
Arlequin, Un Géometre.

LE GÉOMÈTRE sans voir Arlequin.

Plus je combine, plus je pense,
Et moins dans le fond je conçois
Le prétendu JE NE SAIS QUOI,
240 Dont chacun regrette l'absence,
Et qu'on dit en ces lieux faire sa résidence.

ARLEQUIN, à part.

Ce Faquin-là médit de moi.

LE GÉOMÈTRE.

Ou la Géométrie est fausse et vaine en soi,
Et je suis une franche bête ;
245 Ou ce JE NE SAIS QUOI, dont l'Univers s'entête,
Et cette gentillesse avec cet agrément,
Que dans le monde on cherche tant,
Et dont on prétend qu'il est Père,
Ne sont qu'une pure chimère.
250 L'exacte Vérité, la solide Raison,
Ont seules droit de plaire,
Tout le reste n'est qu'un jargon.

ARLEQUIN.

Holà, hey ! Jargon toi-même.
Sais-tu bien, maître Original,
255 Sais-tu bien que celui dont tu parles si mal,
Pourrait fort bien punir ton insolence extrême.

LE GÉOMÈTRE.

Vous le connaissez donc ?

ARLEQUIN.

Ma gloire, qui plus est, m'engage à le défendre. Oui.

LE GÉOMÈTRE.

Pour moi, la Vérité qui me conduit ici,
260 Ne me permet pas de me rendre,
Avant d'être mieux éclairci.

ARLEQUIN.

Pour convaincre à l'instant ton esprit endurci,
Il te suffit de sa présence.

LE GÉOMÈTRE.

Où donc est-il ? Je serais curieux
265 D'en faire l'analyse.

ARLEQUIN.

Il te crève les yeux,
Homme ignorant à force de science.

LE GÉOMÈTRE.

Mais je ne vois que vous seul en ces lieux.

ARLEQUIN.

Eh, n'aperçois-tu pas, Butor, que c'est moi-même.

LE GÉOMÈTRE.

270 Eh ce cas là vous êtes un problème,
Que je ne puis résoudre, et dont je dois douter.

ARLEQUIN.

Mais, Animal indécrottable,
Je suis un être, moi, mais un être palpable.
Tu n'as plutôt qu'à me tâter.

LE GÉOMÈTRE.

275 Le rapport de mes sens est trompeur, variable,
Sur lui je ne puis m'assurer :
C'est mon esprit qu'il faut seul pénétrer
D'une conviction qui soit inébranlable.
À mes regards que sert de vous montrer :
Je ne saurais vous croire véritable,
280 Vous que rien jusqu'ici n'a pu me démontrer.
Il faut, s'il vous plaît me permettre,
Pour me convaincre pleinement,
De vous examiner géométriquement,
Et de vous définir sans plus longtemps remettre.

ARLEQUIN.

285 Apprenez qu'il saut me sentir,
Et qu'on ne peut me définir,
Monsieur le Géomètre.

LE GÉOMÈTRE.

290 Souffrez du moins, de peur d'un quiproquo,
Souffrez que je vous décompose,
Ou je vous tiens pour un zéro.

ARLEQUIN.

Je vais te faire voir que je suis quelque chose,
Et te décomposer toi-même de façon,
Que tu vas au plutôt changer d'opinion.

LE GÉOMÈTRE.

295 Arrêtez, point de violence.
Là, soit, pour un moment et j'admets votre existence,
Mais pour mieux affermir mon esprit chancelant,

*Il tire de sa poche un demi Cercle, et le braque sur une canne qu'il
tient à la main, et qui sert d'appui.*

Avec ce demi cercle agréez seulement,
Que je mesure ici votre circonférence,
Et prenne exactement chaque dimension.

ARLEQUIN.

300 Mais il me prend, je pense,
Pour une contrescarpe, ou pour un bastion.

LE GÉOMÈTRE.

Ne remuez donc pas. Un peu de patience.

ARLEQUIN.

Renversons et brisons son instrument maudit.

LE GÉOMÈTRE.

Que faites-vous ? Quel aveugle dépit !

ARLEQUIN.

305 Vous êtes un faquin, dont l'audace sournoise
Et le doute insolent excitent mon courroux.
Je ne suis pas un Dieu qu'on mesure à la toise,
Et je devrais ici vous donner mille coups.

LE GÉOMÈTRE.

Eh, par là qu'avanceriez-vous ?

ARLEQUIN.

310 Je saurais te convaincre avec tes propres armes.
Mais, va, tu n'as point d'yeux pour connaître mes charmes,
Et toi-même tu perds tous les soins que tu prends.
Je suis un Don de la Nature,
Qu'on ne peut concevoir par l'art ni par le temps,
315 Et qu'on ne vit jamais briller dans la figure,
Ni dans le cabinet de Messieurs les savants.

LE GÉOMÈTRE, en s'en allant.

Pour moi, qui ne me rends qu'à la seule évidence,
J'en suis toujours pour ce que j'en ai dit ;
Et dans cette occurrence,
320 Mes yeux sont convaincus, mais non pas mon esprit.

ARLEQUIN.

Si tu me comprenais, je perdrais mon crédit.

SCÈNE V.
Arlequin, Le Petit Maître.

LE PETIT MAÎTRE.

Au Dieu de l'Agrément je fais la révérence,
En qualité d'ambassadeur.

ARLEQUIN.

Et quelle est la Puissance,
325 Qui vers notre Grandeur
A député votre Excellence?

LE PETIT MAÎTRE.

En me voyant, Seigneur,
Vous devinez qui c'est, je pense.

ARLEQUIN.

Moi ? Point du tout.

LE PETIT MAÎTRE.

330 C'est Vénus et l'Amour,
Qui soupirent tous deux après votre retour,
Et qui m'ont aujourd'hui donné la préférence
Sur tant d'aimables gens
Qui font l'ornement de la France.
335 Dans cette occasion, je dois, sans perdre temps,
Vous marquer ma reconnaissance,
Et vous faire, Seigneur, mille remerciements.

ARLEQUIN.

Eh, pourquoi s'il vous plaît ?

LE PETIT MAÎTRE.

340 La demande m'étonne !
Pour avoir comblé ma personne
De tous vos dons les plus charmants.

ARLEQUIN, à part.

S'il n'était pas si fat, il serait fort aimable ;
Mortifions un peu sa vanité.

LE PETIT MAÎTRE.

Si je plais, c'est à vous que j'en suis redevable.

ARLEQUIN.

345 Vous vous moquez en vérité,
Monsieur le Petit Maître,
Je n'ai pas seulement l'honneur de vous connaître.

LE PETIT MAÎTRE.

Trêve de modestie et de déguisement.
Tous ces bons airs qu'en moi l'on voit paraître,
350 Ce goût qui règne en mon ajustement,
Ce dehors, ces façons, ces riens inexprimables,
Qui rendent tous les cœurs épris,
Ces coups de tête inimitables,
Qui tâchent d'attraper tous nos jeunes Marquis.
355 Quand on les voit dans les coulisses
Déployer leur talents aux yeux des spectateurs,
Et jouant avec les actrices,
Chanter plus haut que les acteurs.

Il chante.

Ah ! Belle Reine, est-il possible
360 Que vous soyez sensible
Pour un autre que moi ?
Ah ! Belle Reine, est-il possible,
Que je ne sois pas votre Roi ?

Il déclame.

En un mot tous ces dons, qui parent ma figure ;
365 C'est de vous seul que je les tiens.

ARLEQUIN.

Il n'en est rien, je vous assure ;
Car je ne reconnais pour miens ;
Que ceux qui sont marqués au coin de la Nature.
Et jamais Petit Maître...

LE PETIT MAÎTRE.

Oh, je le suis en beau,
370 Et je le suis dès le berceau.

ARLEQUIN.

Apprenez mieux à vous connaître,
La Nature jamais ne fit un Petit Maître ;
Le plus aimable est toujours apprêté ;
Et c'est en le louant autant qu'il puisse l'être,
375 Le Chef-d'œuvre de l'Art et de la Vanité :
Ainsi détrompez-vous.

LE PETIT MAÎTRE.

Ce n'est qu'une défaite.
Vous ne pouvez, en ce moment,
Vous dispenser honnêtement
D'abandonner votre Retraite,
380 Pour me suivre à Paris, où chacun vous souhaite.

ARLEQUIN.

Vous comptez donc sur mon retour ?

LE PETIT MAÎTRE.

Oui vraiment ; j'ai donné ma parole à l'Amour
De vous ramener dans ce jour.

ARLEQUIN.

Le compliment est assez drôle :
385 Il est bon, mon ami, de vous faire savoir,
Qu'avec tous les appas que vous croyez avoir,
Vous risquez, à l'Amour, de manquer de parole.
Mais quel est le fâcheux qui vient encor nous voir ?

SCENE VI.

Arlequin, Le Petit Maître, Un Officier Suisse.

LE SUISSE.

Li Tieu qui préside à la Tonne,
390 Monsir Pacchus, me preserir à tous,
Et faire choix de mon personne
Four faire l'Ambassade, et la Harangue à fous.

ARLEQUIN.

L'aimable Ambassadeur ! Qu'il a de gentillesse !
Quand Bacchus a choisi
395 Un Envoyé de cette espèce,
Assurément il était dans l'ivresse.

LE SUISSE, à Arlequin.

Moi, mon petit Cadet, fous troufe fort choli ;
Tout li Corps di Bifeurs qu'ici ché represente,
S'ennuier beaucoup Tieu merci,
400 Di foir fotre personne absente ;
Nous être également, sans li CHE NE SAIS QUOI,
Tout che ne sais comment, et sans savre pourquoi.

LE PETIT MAÎTRE, à Arlequin.

Des Suisses soupirer après votre présence !
Ce Phénomène me surprend,
405 Je ne croyais pas seulement,
Que le JÉ NE SAIS QUOI fut de leur connaissance.

LE SUISSE.

Toi li parle très-mal, quand toi li parle ainsi ;
Et por tranche un discours qui m'échauffe mon pile,
Moi di CHE NE SAIS QUOI si fort être l'ami,
410 Que li mène soupir sti soir même à la file.

ARLEQUIN, à part.

Ce ne sera pas d'aujourd'hui.

LE PETIT MAÎTRE, au Suisse.

Vous pouvez vous passer de lui,
Et son secours vous est fort inutile ;
Vous n'avez pas, Messieurs, le goût si difficile :
415 Pourvu qu'un Cabaret, centre de vos plaisirs,
Vous offre une table garnie,
Il n'est plus rien qui manque à vos désirs.

LE SUISSE.

Fous ouplier le meillir, ché fous prie.

LE PETIT MAÎTRE.

Quoi donc ?

LE SUISSE.

Un Fanchon pien cholie.
420 Puis dans limême tems li manque au Tieu tu Fin,
Sti ché ni scai quoi di fin,
Qui touchours fous refeille,
Et fous fait afalir de son liqueur fermeille,
Pendant trois chours entiers li soir et li matin,
425 Sans être incommodé di tout li lendemain,
Ho ! Sti CHE NE SAIS QUOI n'avre pas sa pareille.
Puis manque à mon moustache encor un acrément,
Qui de Monsir dépend;
C'est que son petit main rempli de chentillesse,
430 Li tonne un tour patin, et sti che ne sais qu'est-ce
Qui me rente charmant
Aux yeux de mon Maîtresse.

ARLEQUIN.

Le bel emploi pour moi !

LE PETIT MAÎTRE.

Comment, Monsieur, comment,
Toute votre personne a naturellement
435 Tant de grâces et tant de charmes,
Qu'elle n'a pas besoin d'aucun autre ornement ;
Vos moustaches, surtout, frisent si joliment,
Que l'objet le plus fier doit leur rendre les armes.

LE SUISSE.

Monsir de France ché t'entens,
440 Pour faire l'acréaple,
Toi fouloir rire à mes dépens.

LE PETIT MAÎTRE.

Moi, rire à vos dépens, je n'en suis point capable;
Et pour être raillé vous êtes trop aimable.

LE SUISSE.

445 Ne crois point patiner, mon foi,
Dans mon façon, moi l'être autant que toi ;
L'avre de mon Pays li craces en partage.

LE PETIT MAÎTRE.

Des grâces Suisses ! Oh, je sens leur avantage.

LE SUISSE.

450 Par la tertombre, moi,
Moi parler tout di pon, et fouloir fiste faire
Monseignir li ché ne sais quoi,
Chiche de sti petit affaire.

LE PETIT MAÎTRE.

Vous êtes sûr d'avoir une victoire entière.

ARLEQUIN.

455 Le défi me paraît plaisant,
Je vais vous écouter fort attentivement.
Parlez. Sur pareille matière,
Je me crois juge compétent.

LE SUISSE.

460 Eh pïen, Monsir, sans tardir dasantache,
Por faire le comparaison,
Ricarte son personne ; observe sti mignon :
Li plutôt afre l'air, le foix et la fissage
D'une fille que d'un garçon.
Puis toi pressentement, toi contemple mon mine ;
Admire cette coffre, et mon larche poitrine ;
Foi sti maintien guerrier, sti front machestueux ;
465 Foilà, foilà ce que ché nomme
Le témoignaché afantacheux,
Et tout li srai peauté d'in homme :
Et foilà ce qui plaît, surtout,
À tous les Tames di pon cout ;
470 Et dans leur petit cœur fait fenir le tendresse,
Peaucoup mieux que sti drole afec son chentillesse.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, je ris de bon cœur.

LE PETIT MAÎTRE, bas à Arlequin.

Un tel original vous réjouit, Seigneur ?

ARLEQUIN.

475 Rien n'est plus véritable.
Ce Suisse qui se croit aimable,
Et qui vient avec vous faire assaut d'agrément,
Me divertit infiniment.

Mais vous, qui vous moquez d'un pareil personnage,
Vous me divertissez encore davantage.

LE PETIT MAÎTRE.

480 Qui, moi, Seigneur, je vous divertis ?

ARLEQUIN.

Oui.

Vous le plaisantez aujourd'hui,
Et vous trouvez ses façons singulières,
Lorsque, dans vos manières,
Vous êtes ridicule autant et plus que lui.

LE SUISSE.

485 Oh ! L'estre fort pien dit cela, Tiaple m'emporte,
Et montre à respectir un homme de mon sorte.

LE PETIT MAÎTRE.

La chose me surprend. Vous trouvez mes façons
Plus choquantes que celles
D'un homme des Treize Cantons :
490 Dites-moi, pour les trouver telles,
Dites-moi du moins vos raisons ?

| Treize cantons : La Suisse.

ARLEQUIN.

Oh ! Pour trancher en deux mots la dispute,
Vous avez pris de mauvaises leçons,
Et je fais plus de cas de la Nature brute,
495 Telle qu'en un Suisse sans fard
On peut la voir paraître,
Que des faux agréments de l'Art,
Qui brillent dans un Petit Maître.

LE SUISSE.

Mon Peauté sur le tien l'avre enfin emporté.

LE PETIT MAÎTRE, à Arlequin.

500 Jusqu'ici, d'être aimable, on m'a pourtant flatté.

ARLEQUIN.

Vous étiez né pour l'être,
Mais l'affectation chez vous a tout gâté.

LE PETIT MAÎTRE.

Vous m'accusez d'être affecté !
Vous êtes le premier. Tout autant que personne
505 Je crois avoir, sans vanité,
Ces grâces, cette aisance, et cette liberté
Que le grand Monde donne.
J'abhorre sur tout l'air que vous me reprochez.

ARLEQUIN.

Il y paraît à vos manières.
510 Vous caressez ainsi vos lèvres minaudières,
Et voici comme vous marchez.

Il se promène et contrefait le Petit Maître.

LE SUISSE.

Li marchir en catence,
Comme faire un Maître à Tanser.

LE PETIT MAÎTRE, à Arlequin.

Eh, comment donc marcher ? Montrez-m'en la science.

ARLEQUIN.

515 Tout naturellement, fans paroître y penser.

LE SUISSE.

Comme li marche, moi. La facon la plus ronde
Esire la meillire facon.
Ricarte sti pon air, profite du lecon,
Et par là, plaire à tout li monde.

LE PETIT MAÎTRE, d'un air ironique.

520 Cette démarche est noble, et vous avez raison.

À Arlequin.

Ah ! C'est trop m'éprouver. Seigneur, je vous supplie,
De vous déterminer à partir avec moi,
Et de quitter la raillerie,

LE SUISSE.

Lui montir dans mon Chaise, et ne point suifre toi.

ARLEQUIN.

525 Je voudrais à tous deux vous être favorable,
Mais je ne puis me rendre à vos soins empressés.

LE PETIT MAÎTRE.

D'où vient ?

LE SUISSE.

Porquoi ?

ARLEQUIN, montrant le Petit Maître.

Monsieur, veut faire trop l'aimable,
Et vous ne l'êtes pas assez.

LE SUISSE.

530 L'être plus qu'il ne faut, et de ton compagnie
Moi me passir fort bien, Monsir Che ne scai quoi,
Pendant trente-cinq ans, moil'asre pu sans toi,
Et li poire encor bien li reste de mon fie.

Il s'en va en pestant.

SCÈNE VII.

Arlequin, Le Petit Maître.

LE PETIT MAÎTRE.

Adieu, Seigneur, votre esprit s'est gâté,
Vous avez même contracté
535 Une humeur brusque, un air sombre et sauvage.
À Paris, aujourd'hui, vous seriez peu goûté ;
Vous faites sagement de rester au village.

Il sort.

SCÈNE VIII.

Arlequin, Le Public Féminin.

LE PUBLIC.

Ah, vous voilà, Seigneur, je vous trouve à la fin,
Mais ce n'est pas sans une peine extrême:
540 Je n'en puis plus. Il faut bien qu'on vous aime
Pour avoir fait tant de chemin,
Et pour vous visiter jusques dans ces retraites.

ARLEQUIN.

Madame, apprenez-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes.

LE PUBLIC.

545 Quoi se peut-il en ce moment,
Que le Père de l'Agrément
Et de la Gentillesse,
Me demande mon nom, et qu'il me méconnaisse ?
Moi, l'objet autrefois de son empressement,
Et de sa plus vive tendresse :
550 Moi, qui décide seul, et souverainement,
Des affaires qui font de son département ;
Moi, dont le Tribunal est tout puissant en France,
Dont le goût naturel surpasse la Science
Du Peuple Auteur qu'il éclaire souvent ;
555 Qui, l'éventail en main, juge aussi sûrement,
De la bonté des pièces de Théâtre,

Que de l'air des Habits et de l'Ajustement,
Dont je suis idolâtre.
Ma règle sûre est le pur sentiment.
560 Mon cœur tendre et sensible
Dicte lui seul tous mes arrêts,
Et cet Oracle infaillible
Est l'arbitre sûr des succès.
Ce n'est qu'à ce qui porte un caractère aimable,
565 Que mon encens est départi,
On ne l'obtient jamais, si l'on n'est agréable.
Connaissez à ce trait votre meilleur ami
Le Public, qui toujours vous a le plus chéri.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Public ? Vous.

LE PUBLIC.

Oui.

ARLEQUIN.

Le véritable.

LE PUBLIC.

570 Oui, je suis ce Public délicat et choisi,
Qui détermine l'autre, et qui s'en voit suivi.

ARLEQUIN.

Le Public en Cornette ! Il est méconnaissable.
Mais pourquoi donc ? À quel dessein
Vous travestir de la sorte ?

LE PUBLIC.

575 C'est l'habit qu'en tout temps je porte,
Puisque je suis le Public Féminin,
Cette aimable moitié du plus grand monde enfin,
Dont je fais l'ornement et l'âme.

ARLEQUIN.

580 Ah ! Monseigneur ou bien Madame,
Car je ne sais comment il faut vous appeler,
Pardonnez à l'erreur qui m'a voit su troubler.
Je révère le Public Femme ;
D'être chéri de lui je me sens trop flatté,
Et cette double qualité,
585 Me fait sentir le prix d'une amitié si chère,
Et craindre en même temps les traits de son courroux.
Malheur à qui se voit haï de vous,
Et trop heureux qui sait vous plaire.
Oui, de tous les encens le vôtre est le plus doux,
590 Et vous donnez le ton au Public votre frère.
Mais, dans ce séjour écarté,
Madame, qui vous a conduite ?

LE PUBLIC.

Les Grâces et la Volupté,
Qui depuis votre fuite
595 Ont perdu leurs attraits et leur vivacité,
Vous savez qu'elles sont le partage ordinaire
De notre sexe né pour plaire,
Formé pour les amours, porté vers le plaisir,
Et qui fait son unique affaire,
600 De l'inspirer et de le ressentir :
Mais chaque jour notre adresse impuissante
A beau le varier, et beau le travestir
Sous une forme différente,
Il lui manque sans vous cette pointe charmante,
605 Et ce JE NE SAIS QUOI, qui pique le désir.
Sa douceur n'est plus apparente ;
Ou plutôt avec vous le Plaisir s'est enfui :
Sans pouvoir le saisir, je le cherche sans cesse.
Je crois souvent, dans mon ivresse,
610 Que je le tiens, et vais jouir de lui :
Mais je ne trouve que l'ennui
Sous le masque de l'allégresse.

ARLEQUIN.

Le Plaisir me ressemble, il est un peu malin,
Lorsqu'on croit le tenir, il échappe soudain.

LE PUBLIC.

615 Que dis-je, pour chasser la Tristesse cruelle,
Un Monstre encor plus affreux qu'elle,
Qu'ont mis au jour le désir effréné,
Et la Coquetterie,
A fait sentir partout son souffle empoisonné.
620 On l'appelle galanterie.
Il a, sous ce beau nom, séduit tous les esprits,
Et trouvé le secret de régner dans Paris.
Il se dit des plaisirs le père véritable,
Et n'est que la source effroyable
625 Du repentir et du dégoût.
En rendant tout facile, il a renversé tout.
Cet ennemi fatal de la délicatesse
Par son affreux système a détruit la tendresse :
Il a fait de l'Amour, un commerce honteux
630 Formé sans sentiments, et lié sans estime,
Où l'on jouit sans être heureux ;
Un trafic passager, que l'intérêt anime,
Que produit l'inconstance, et qu'ils rompent tous deux ;
Des règles de la bienséance
635 Notre coeur osant s'affranchir,
S'écarte du chemin en croyant l'accourir,
Et nous avons beaucoup perdu de l'innocence,
Sans rien gagner du côté du plaisir.

ARLEQUIN.

640 Par la seule innocence on y peut parvenir,
Le Plaisir est trop pur pour subsister sans elle,
On ne saurait briser leur chaîne mutuelle
Sans le détruire ou l'affaiblir.

LE PUBLIC.

Ce qui me désespère,
Comme lui l'agrément affecte de me fuir.
645 À combler ma misère,
Seigneur, tout semble concourir.
J'ai de la peine à plaire,
Et je ne puis me divertir.
Je commence le jour par me mettre en colère:
650 On m'éveille mal-à-propos
Dans l'instant que je goûte un tranquille repos.
Je m'arrache à regret des bras de la mollesse,
Je crois que du sommeil la force enchanteresse
Aura du moins reposé mes attraits,
655 Que je vais me lever plus belle que jamais.
Je cours me regarder : mais j'en suis bien punie ;
Je vois les mêmes traits,
Mais je ne trouve plus ma physionomie,
Ni cet air animé qui leur donne la vie.
660 A mon secours j'appelle l'art flatteur,
Pour ramener cet éclat séducteur,
Plus d'une habile main s'applique et s'étudie.
De m'avoir rendu ma beauté
On s'applaudit déjà, mon cœur en est flatté,
665 Quand par une boucle indocile
Tout l'ouvrage est gâté :
On fait pour la réduire un effort inutile,
J'y mets la main moi-même, et n'y puis réussir.
L'Art me rend ridicule, au lieu de m'embellir,
670 Et par malheur la chose est sans remède.
Le chagrin que j'en ai me rend encor plus laide.

ARLEQUIN.

Vous méritez votre laideur,
Et c'est pour vous apprendre,
À vouloir employer l'artifice trompeur.

LE PUBLIC.

675 Pour mettre enfin le comble à ma mauvaise humeur,
Un abbé doucereux à force d'être tendre,
Précédé d'un robin, et suivi d'un auteur,
À ma toilette vient se rendre.

ARLEQUIN.

Quel amusant trio de toutes les façons !

Robin : Terme de dénigrement.
Homme de robe. [L]

LE PUBLIC.

680 L'abbé m'endort en me prêchant fleurette,
Et l'avocat m'assomme en plaidant ses raisons ;
L'Auteur un peu moins sot, sans en être plus sage,
Se tait en m'offrant un ouvrage,
Qu'il s'empresse de publier.
685 Je le lis ; mais je sens dès la première page :
Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de me le dédier,
Et que de mon mérite il fasse l'étalage,
Je sens qu'il n'a pas moins le don de m'ennuyer.
Mon visage en fait la critique.
690 Je bâille, en attendant l'heure de l'Opéra,
Qui me délivre enfin de ces trois messieurs-là.
Je m'y rends pour entendre une chanteuse unique,
Qui porte jusqu'aux cieux sa voix sans la forcer,
Qui ne connaît d'autre art que l'art de prononcer,
695 Et n'a que le cœur seul pour Maître de Musique.

ARLEQUIN.

Si j'étais à Paris elle aurait ma pratique.

LE PUBLIC.

Mais de plus d'un acteur que je ne puis souffrir,
Le chant désagréable et la mauvaise grâce
En troublant ses accords, trouble tout mon plaisir,
700 Et dans mon cœur portant la glace,
Y fait rentrer l'ennui qui venait d'en sortir.
Ce poison est mêlé d'un transport de colère,
Et je ne puis alors m'empêcher d'envier.
L'heureuse liberté dont jouit le parterre,
705 Et l'avantage qu'a mon frère
De siffler, quand il veut, pour se désennuyer.

ARLEQUIN.

Si les dames sifflaient en pleine comédie,
J'irais exprès pour voir cela.
Elles feraient, je crois, une mine jolie.

LE PUBLIC.

710 Ce n'est pas tout, je sors de là,
Et je me rends aux Tuilleries,
Espérant dissiper un mal de tête affreux.
Mais malgré leur éclat qui vient frapper mes yeux,
Je sens que par l'art seul elles sont embellies,
715 Et je désire à ces beaux lieux,
L'air simple et naturel qu'on voit dans ces prairies.
J'ai beau les parcourir avec empressement,
Pour divertir l'ennui dont je suis possédée,
Et jouir de l'amusement
720 De regarder et d'être regardée:
Je n'aperçois à chaque instant
Qu'ajustements sans goût, et que modes choquantes,
Qu'airs empruntés, mines impertinentes.

Mule : Sorte de pantoufle pour les hommes, et de chaussure sans quartier pour les femmes. [L]

725 À force d'être trop parés,
J'y vois des hommes ridicules,
Imitants nos paniers outrés,
Maronnés comme nous, et beaucoup plus poudrés ;
Il ne leur manque que des mules.

Maronner : Terme populaire.
Murmurer. [L]

ARLEQUIN.

Que j'ai bien Fait de les quitter.

LE PUBLIC.

730 Lasse de prendre l'air, bien moins que la poussière,
Et sentant que mon mal ne fait que s'augmenter.
Par tant d'objets qui n'ont que l'art de me déplaire,
Et contre qui je me sens irriter,
Même à l'instant qu'ils me sont rire,
735 Je quitte ces jardins, sans avoir pu goûter
D'autre contentement que celui de médire.
Vous ne pouvez pas mieux faire votre satire.

LE PUBLIC.

Je compte que la nuit va me dédommager
D'avoir passé tristement la journée ;
740 Et par la Volupté je me vois amenée
Dans un Hôtel riant, tout fait pour la loger.
D'abord la gaieté se déploie
Sur le front animé du Maître du logis,
Et de là se répand parmi tous les esprits.
745 D'un repas enchanteur tout annonce la joie :
Petits plats délicats, et convives choisis.
Le goût préside à tout ; les Grâces et les Ris
Avec nous sont assis à table.
On sent bientôt régner ce concert délectable,
750 Qui naît des cœurs bien assortis,
Et forme l'enjouement, sans qui les mets exquis
N'ont qu'un goût effroyable.
On se livre aux accès d'une folie aimable ;
Le plaisir désire vient insensiblement
755 Dans le vif transport qui m'enflamme,
Avec un vin de Grave aussi frais que brillant,
Je le sens, ce plaisir, qui coule dans mon âme.
Dans le moment fatal qu'un homme affreux, pesant,
Qu'on n'attend point, forçant la porte,
760 Vient présenter son visage assommant,
Et glacer tous les cœurs par l'ennui qu'il apporte,
Nous prenons tous la fuite, et notre joie est morte.
Pour surcroît d'agrément,
Je rencontre chez moi mon mari qui m'attend,
765 Et veut m'entretenir quand je suis arrivée ;
Mais je le quitte brusquement,
Et vais me coucher en grondant,
Ainsi que je me suis levée.

ARLEQUIN.

Votre récit est fort touchant.

LE PUBLIC.

770 Par le détail exact de l'ennuyeuse vie
Que je mène, depuis que vous êtes absent,
Jugez, Seigneur, de ma peine infinie :
C'est de votre retour que mon bonheur dépend.

ARLEQUIN.

775 Je puis vous donner maintenant,
Madame, sans quitter cette plaine fleurie,
Le moyen de goûter plus de contentement,
Et de vous rendre plus jolie.

LE PUBLIC.

Et comment donc ?

ARLEQUIN.

Premièrement ;
Fuyez l'art imposteur dont vous êtes esclave ;
780 Couchez-vous de bonne heure, et levez-vous matin ;
N'usez plus tant de Vin de Grave,
Et vous aurez le teint plus frais le lendemain.

LE PUBLIC.

Vous voulez qu'avec l'art je me brouille aujourd'hui,
Quand son secours m'est favorable.

ARLEQUIN.

785 Vous êtes née assez aimable
Pour vous passer de lui :
Rapprochez-vous du naturel, Madame,
Qui peut lui seul vous embellir ;
A cet instinct si sûr, laissez aller votre âme,
790 Il la saura mener droit au plaisir,
Et vous m'obligerez par là de revenir.

LE PUBLIC.

Venez plutôt, venez vous-même nous conduire
Dans le chemin qu'il faut que nous tenions.

ARLEQUIN.

Je mettrais mon retour à des conditions...

LE PUBLIC.

795 Je m'y soumetts, vous n'avez qu'à les dire.

ARLEQUIN.

Madame, accordez-moi deux jours pour les écrire.

LE PUBLIC.

Soit : mais vous me tiendrez parole, s'il vous plaît ;
Car je n'écoute point d'excuse.
Je suis peuple, Seigneur, et femme qui plus est ;
800 Impunément jamais on ne m'abuse :
Après-demain tenez-vous prêt,
Je viendrai vous tirer de ce séjour champêtre.
À votre aspect, l'ennui va disparaître,
Les Grâces vont se rétablir,
805 Et tous les Plaisirs vont renaître.
Quel favorable changement !
L'Abbé va devenir piquant,
Le Financier léger, aimable ;
Le Robin amusant et railleur agréable ;
810 L'Auteur, plein d'agrément :
Et, jusqu'à mon Mari, tout va m'être charmant.

SCÈNE IX.

Arlequin, Un Acteur Français.

L'ACTEUR.

Dans l'état déplorable où nous sommes réduits,
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis !
Ah ! Seigneur, pardonnez à mon désordre extrême.

ARLEQUIN.

815 Que cherchez-vous ici ?

L'ACTEUR.

Je vous cherche vous-même.

ARLEQUIN.

Mais, quel homme êtes-vous ?

L'ACTEUR.

Je suis Héraclius,
Mithridate, César, Pompée et Régulus ;
Pour tout dire en un mot, je règne sur la scène,
Et je suis envoyé vers vous par Melpomène.
820 C'en est fait ; nous touchons à notre dernier jour ;
Son Empire est détruit sans votre prompt retour.
Privé de vos attraits et de votre présence,
Sur les cœurs révoltés je n'ai plus de puissance.
Je suis en vain paré du grand titre de Roi,
825 Quand le peuple est mon maître, et m'impose la loi :
Sitôt que je n'ai point le bonheur de lui plaire,
Sa redoutable voix me contraint de me taire,
Il ne pardonne rien à qui l'ose ennuyer.
Quand je songe aux affronts qu'il me faut essayer,
830 Une juste fureur de mon âme s'empare.

Je jette mon chapeau, je descends au Tartare,
Je marche à la lueur du flambeau d'Alecton,
J'embrasse Proserpine en dépit de Pluton.
Dieux ! Il veut me frapper de son sceptre effroyable !

Alecton : dit l'Implacable, est une des trois Furies (ou Euménides en grec) qui poursuivaient Oreste, parricide et mari incestueux de sa mère Clytemnestre. Voir la tragédie "Les Euménides" d'Eschyle.

ARLEQUIN.

835 Cet homme-là, je crois, est possédé du Diable.

L'ACTEUR.

Arrête ! Dieu cruel... pour éviter ses coups
Fuyons... J'entends Cerbère aboyer après nous.
Il se lance sur moi dans sa cruelle rage!

ARLEQUIN.

840 Dites-moi, Roi des Fous, pourquoi tout ce tapage ?
Pourquoi vous tourmenter avec tant de fureur ?

L'ACTEUR.

Pour exciter en vous une noble terreur.

ARLEQUIN.

Que la peste t'étouffe ! Avec ce bruit terrible,
Tu n'excites en moi, qu'un mal de tête horrible.

L'ACTEUR.

845 Applaudissez du moins à mes gestes choisis,
Et de mon Jeu muet sentez bien tout le prix ;
Au mérite, au talent, rendez enfin justice,
Et du chapeau sur tout admirez l'exercice.
En trois temps je le mets et l'ôte fièrement ;
Puis ma main, avec grâce, en décore mon flanc.
850 Vous vous armez en vain d'un front sauvage et rude,
Vous ne sauriez tenir contre cette attitude.

ARLEQUIN.

855 Campé de la manière, ô Prince sans égal !
Il ne vous manque plus, vraiment, qu'un piédestal,
Et vous orneriez bien une place publique :
Mais vous m'ennuyez fort dans ce séjour rustique.

L'ACTEUR.

Ah ! pour vous ramener au sein de nos États,
Il faut, je le vois bien, que je marche à grands pas,
Et qu'épuisant mon art... Mais, inutile gêne !
860 À me battre les flancs je perds toute ma peine.
J'ai beau rouler mes yeux ; j'ai beau lancer ce bras,
Et forcer mon gosier, vous n'applaudissez pas !
Aux efforts que je fais vous êtes insensible,
Et montrez la rigueur d'un parterre inflexible.
Puisque vous n'êtes point frappé par la terreur,
865 Voyons si la pitié touchera votre cœur.
J'embrasse vos genoux, et j'implore vos charmes ;
Laissez-vous, Dieu puissant, attendrir par mes larmes ;
Soyez touché du sort d'un prince malheureux,

"Prince malheureux" est une expression qui revient dans nombreuses tragédies (17) dont Bérénice (4 fois) de Racine, chez Corneille (3 fois) et Pyrrhus de Crébillon (3 fois).

Cerbère : chien à trois têtes, était chargé de la garde des Enfers, et veillait jour et nuit. Orpée l'endormit en allant chercher Eurydice, Hercule sut le contenir quand il descendit aux Enfers, Enée mit en défaut sa vigilance avec le gâteau que lui avait donné Déiphobe ; mais il dévora Pirithoüs qui venait pour enlever Proserpine. [B] Fig. personnage vigilante et suspicieuse.

870 Qui n'est plus respecté sous ses habits pompeux.
Je vois à chaque instant ma grandeur méprisée :
Mes vœux infortunés excitent la risée.
Venez rendre à mon rang sa première splendeur,
Et répandre sur nous ce charme séducteur,
Qui sait nous attirer une indulgence extrême,
875 Et qui fait applaudir jusqu'à nos défauts mêmes.
Ne laissez point tomber un théâtre fameux,
Dont vos faveurs jadis ont fait fleurir les jeux.
Au nom d'Agamemnon, au nom de nos Princesses,
Venez du peuple enfin nous rendre les tendresses.

ARLEQUIN.

880 Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

L'ACTEUR, se levant.

Non, d'en avoir tant dit je suis même confus ;
Vos Mépris redoublés lassent ma patience,
Et tout m'insulte en vous jusqu'à votre silence.
Je suis entré, Seigneur, éperdu dans ces lieux,
885 Et vous me contraignez d'en sortir furieux.
Adieu, je vais, je cours, guidé par la colère,
Des Princes tels que moi la ressource ordinaire,
Remplir tous nos États des horreurs que je sens,
Pour première victime immoler le bons sens ;
890 Et signalant mes coups par des débris illustres,
Poignarder le souffleur, et briser tous nos lustres.

SCÈNE X.

Le Musicien, La Danseuse, Arlequin.

LE MUSICIEN, à la Danseuse.

De nos communs efforts nous devons tout attendre.
Vos pas brillants...

LA DANSEUSE.

Votre Voix tendre....

LE MUSICIEN.

Ah ! C'est vous.

LA DANSEUSE.

Ah ! C'est vous.

ENSEMBLE.

Qui charmerez ce Dieu.

LA DANSEUSE déclame.

895 Mais le voilà qui paroît dans ce Lieu.

LE MUSICIEN chante.

Vous voyez un des Favoris
Du Dieu de l'Harmonie.

LA DANSEUSE.

De Terpsicore, moi, je suis
Une élève chérie.

Elle déclame.

900 Vers Vous, Seigneur, par ces divinités
L'un et l'autre aujourd'hui nous sommes députés.

LE MUSICIEN.

Sans vous, malgré mon art, nos concerts assoupissent.

LA DANSEUSE.

Et sans vous nos Fêtes languissent
Malgré tout mon talent.

ARLEQUIN.

905 Madame excelle donc au grand art de la danse,
Et Monsieur prime dans le chant ?

LE MUSICIEN chante.

Du Public enchanté j'ai mérité l'estime,
Je réunis les goûts divers.
Je suis tantôt badin, je suis tantôt sublime,
910 Je fais l'honneur de nos concerts ;
Ma Canne seule les anime,
Et fait sentir l'esprit qui règne dans nos airs.

LA DANSEUSE.

Je suis le Phœnix de la danse,
Je fais l'étonnement des yeux ;
915 Et comme une aigle qui s'élance,
Je m'élève jusques aux Cieux.

LE MUSICIEN.

Grâce à mon art divin, j'affronte le tonnerre,
Je maîtrise et parcours les éléments divers ;
Soutenu par mes sons je vole dans les airs,
920 Je règne sur la Terre,
Et je nage au milieu des mers.

LA DANSEUSE.

D'un zéphyr mutin,
Folâtre et badin,
Par un effort nouveau
925 Je suis le tableau ;
Et mon pied léger

Vole, et trace dans l'air,
Par son rapide cours
Cent lacs d'amours.
930 La jeunesse,
La vieillesse,
Admirent mes entrechats ;
La justesse,
La vitesse
935 Qu'on voit dans mes pas,
Ne se conçoit pas.

LE MUSICIEN.

Mon Talent le plus grand et le plus admirable,
Est celui d'inspirer un sommeil favorable.
Mes sons endorment noblement,
940 Et je fais bâiller déceimment.
Si je peins un buveur renversé sous la table,
Vous l'entendez distinctement
Qui ronfle musicalement.

LA DANSEUSE.

Mes bras expriment la mollesse
945 Reposant sur un lit de fleurs;
Et mes yeux peignent l'ivresse
Où plongent de tendres ardeurs.

LE MUSICIEN.

Je célèbre l'Amour, je chante son empire
Sur tout ce qui respire.
950 A l'Oreille je peins les charmes du printemps,
Et le souffle léger du zéphyr qui soupire.
J'imité par mes Sons tous les chants différents
Des oiseaux amoureux qui plaignent leur martyre :
On croit ouïr parfaitement
955 Un serin qui ramage, un pigeon qui roucoule,
Et qui gémit de son tourment ;
Le jet d'eau qui s'élance audacieusement,
Le cascade qui tombe, roule,
Et qui de là se coule
960 Dans le lit d'un fleuve charmant.

LA DANSEUSE.

Mes pas qui coulent doucement,
D'abord imitent l'onde pure ;
Puis, précipitant leur mesure,
Partent vite comme un torrent.

LE MUSICIEN.

965 Au goût français j'allie
Le goût brillant de l'Italie ;
Je sais dans mes airs nouveaux
Badiner (trois fois.) les jeunes fleurettes.
Je fais dans mes chansonnettes
970 Sautiller (trois fois.) les petits moineaux ;
Et par mes tendres musettes,
Frétiller (trois fois.) les habitants des eaux.

Agnès : personnage de l'Ecole des Femmes de Molière.

LA DANSEUSE.

Mes yeux naïfs et mes airs innocents,
D'une Agnès aux regards tracent le caractère ;
975 D'une coquette qui veut plaire,
Je peins les gestes agaçants,
Par ma danse vive et légère.
Faut-il d'une Jalouse exprimer la colère ?
D'un pas impétueux
980 Je vole après mon infidèle,
Pour le surprendre avec sa belle,
Et pour les étrangler tous deux.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Il Suffit. Avec toute la France,
Madame, j'applaudis, j'admire votre danse :
985 Rien n'est plus surprenant, plus fort, ni plus hardi.

LA DANSEUSE.

Ah ! Vous me suivrez donc, la chose étant ainsi.

ARLEQUIN.

Vous m'en dispenserez, Madame.

LA DANSEUSE.

Eh ! Qu'ai-je en moi qui rebute votre âme ?

ARLEQUIN.

Un défaut qui serait un défaut accompli.

LA DANSEUSE.

990 Quel défaut ?

ARLEQUIN, faisant la capriole.

Vous sautez trop bien pour une femme.

Capriole : Forme ancienne de cabriole. Saut que l'on compare à celui d'une chèvre. [L]

LA DANSEUSE.

Air : que vous jugez mal.

Un Saut.

Mon cher petit bonhomme.
Que vous jugez mal,
Mon petit animal :
Peut-on trouver un défaut,
995 A Fille qui fait un saut,
Deux sauts, etc.

Elle s'en va.

SCÈNE XI. **Arlequin, Le Musicien.**

LE MUSICIEN.

Et, moi ?

ARLEQUIN.

Par l'action, par la délicatesse,
Par l'esprit et la gentillesse,
1000 Vous l'emportez sur tous les Amphions,
Et votre jeu supplée au défaut de vos sons ;
De tout faire sentir vous avez la science,
Et rendez finement un personnage outré :
Mais pour attirer ma présence,
Vous êtes, bel Orphée, un peu trop maniéré.

LE MUSICIEN.

1005 Adieu. Je vous croyais le goût plus épuré :
Sachez, quand il s'agit de Musique et de Danse,
Que l'Art toujours doit être préféré.

Il chante en s'en allant.

Un Pigeon qui roucoule.

ARLEQUIN, le contrefait, et répète :

Un Pigeon qui roucoule.

SCÈNE XII. **Arlequin, Silvia.**

ARLEQUIN.

1010 AH! le joli Tendron qu'ici je vois paroître!

À Silvia.

Belle, qui vous envoie en ce Séjour champêtre?

SILVIA.

C'est Momus dont je suis la Loi,
Et de la part de cet aimable Maître,
J'y cherche le JE NE SÇAI QUOI.

ARLEQUIN.

1015 Vous le voyez en ma Personne.

SILVIA.

En ce cas de sa part recevez ce brevet.

Amphion : Dans la mythologie grecque fils de Zeus et d'Antiope, abandonné avec son frère, il devint berger et grand musicien. Il pouvait déplacer des pierres avec sa musique.

ARLEQUIN.

C'est bien de l'honneur qu'il me fait.

SILVIA.

Vous méritez, Seigneur, ce qu'il vous donne.

ARLEQUIN, lit en ânonnant.

Le Dieu porte.... le Dieu porte....

SILVIA.

1020 Ah ! Pour un Dieu, comme vous ânonnez !
Je vais lire pour vous : donnez, Seigneur.

ARLEQUIN.

Tenez.

SILVIA, lit.

Le Dieu Porte-Marotte,
Au Dieu JE NE SÇAI QUOI, Citoyen des forêts,
Salut, Folie et Paix.
1025 Notre Corps admirant sa conduite falote,
D'avoir quitté Paris, le plus beau des séjours,
Pour s'enterrer dans une grotte,
Et de fuir les mortels, pour vivre avec les ours,
Lui décerne à voix haute,
1030 Tous les honneurs de la calotte.
Nous remettons nous-même, dans sa main,
Le sceptre calotin.
Enjoint à lui par la folie
De l'accepter malgré sa modestie,
1035 Et quitter son désert, notre brevet reçu,
Sous peine, s'il résiste à cet ordre absolu,
De perdre la parole,
Et cet air ingénu,
Qui du Public le rend l'idole ;
1040 D'être pesant et malotru,
Même en faisant la capriole,
Et de devenir aujourd'hui
Le Fléau de la joie, et le Dieu de l'ennui.
Fait je ne sais quel jour, à je ne sais quelle heure,
1045 Dans je ne sais quelle demeure,
Par un auteur du régiment,
Appelé JE NE SÇAI COMMENT.

ARLEQUIN.

C'est bien joli !

SILVIA.

La pièce a donc votre suffrage.

ARLEQUIN.

Je parle du lecteur, et non pas de l'ouvrage.
1050 Votre bouche rend flatteurs
Les traits piquants de la satire,
Et je les préfère aux douceurs
Que les autres peuvent me dire.

SILVIA.

Ah ! Vous me dites-là vous-même des fadeurs ;
1055 Je vous dirai, pour moi qu'aucun égard n'arrête,
Qu'il n'est qu'un mot qui serve en cette occasion.
Suis-je de votre goût ou non ?
Répondez net, et vite, je vous prie.

ARLEQUIN.

Moi, je vous trouve fort jolie.

SILVIA.

1060 Il faut me le prouver non par un compliment,
Mais par un prompt effet quittant cette demeure,
Et me suivant en France tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tout à l'heure ? Le cas est-il donc si pressant ?

SILVIA.

Oui, point de retardement.
1065 Décidez-vous, Seigneur ? Au bas de la Requête
Mettez BON ou NÉANT.

ARLEQUIN.

Cet air mutin suffit pour faire ma conquête,
Et vous avez un minois si fripon,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien dire, BON.

SILVIA.

1070 Donnez-moi donc la main sans autre repartie,
Et venez avec moi vous rendre au régiment.
Mon coeur avec le vôtre a de la sympathie,
Et nous nous convenons tous deux parfaitement.
Vous êtes fait pour la Folie,
1075 Et moi pour l'Àgrément.
Venez, volez, partons incessamment.

ARLEQUIN.

Taupe. J'irai par tout en votre compagnie,
Et l'on nous verra vous et moi
Ce soir même à la Comédie.
1080 À tous les cours je donnerai la loi :
On vous applaudira sans cesse.
Moi je serai JE NE SÇAI QUOI,

Et vous serez JE NE SÇAI QU'EST-CE.

Il part avec Silvia.

SCÈNE XIII.

MOMUS, seul.

Pour le coup je triomphe, et le voilà parti ;
1085 Ma sujette l'emmène, et me comble de gloire,
Sur tous les autres Dieux j'emporte la victoire :
Au gré de mes désirs l'ouvrage a réussi.
Je cours vite à Paris accompagner l'Entrée
Du Dieu de l'Agrément,
1090 Je veux qu'elle soit célébrée
Partout mon régiment;
Par mon ordre déjà la fête est préparée.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Le Théâtre change et représente une salle ornée de tout ce qui peut caractériser la Folie et l'Agrément, réunis ensemble. On mène en triomphe Arlequin avec Silvia.

UN CALOTIN, chante.

Que le tambour, que la trompette,
Célèbrent de Momus le Triomphe éclatant,
1095 Que la flûte, que la musette,
Annoncent le retour du Dieu de l'Agrément ;
Il vient régner dans notre Régiment.
Que le tambour, que la trompette,
Annoncent de Momus le triomphe éclatant.

UN CALOTIN.

1100 Grands Officiers de la Calotte,
Devant ce Dieu fléchissez les genoux,
Armés sa main de la marotte.
Qu'il règne ici: Momus n'en sera point jaloux.

Ici tous les Officiers de la Calotte vont rendre hommage à Arlequin, et lui présenter la Marotte, qu'il reçoit comiquement en faisant plusieurs lazzi.

UN CALOTIN.

1105 Calotins ennuyeux, Calotins sans mérite,
Fuyez vite, on vous casse tous.
De notre régiment, on ne veut que l'élite,
Accourez seuls, aimable fous.

On danse.

UN CALOTIN.

Le partage du régiment
Est la saine philosophie.
1110 L'esprit de l'aimable folie,
Qui règne dans ce corps brillant,
N'est que la raison travestie,
Sous les habits de l'enjouement,
Et la morale embellie
1115 Par le secours de l'Agrément.

VAUDEVILLE.

UN CALOTIN.

I.

À l'Univers rendons justice,
Même en dépit qu'il en ait,
De quelque façon qu'on agisse,
On est digne du Brevet.
1120 Que la Marotte
Passe soudain
De main en main ;
Que la calotte
Couvre la tête falote
1125 Du genre humain.

II.

Un noble mange pour paraître
Principal et revenus.
Un riche heureux, s'il voulait l'être,
Meurt de faim sur ses écus.
1130 Que la Marotte, etc.

III.

Un Pédant né désagréable
Prétend faire le galant.
Un Marquis ignorant, aimable,
Veut se donner pour savant,
1135 Que la marotte, etc.

IV.

Aujourd'hui l'Opéra nous frappe,
Demain les comédiens.
Après demain on nous attrape
Par les moindres petits riens.
1140 Que la Marotte, etc.

V.

ARLEQUIN, au Parterre.

Heureux Si le parterre affable
Goûtait ce jeu calotin,
Et que d'une voix favorable
Il chantât notre refrain,
1145 Que la Marotte, etc.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : À nos amés et féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-ami PIERRE PRAULT, Libraire et Imprimeur à Paris, Nous ayant fait Supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, le Je ne sais quoi, Comédie, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier et beaux caractères, Suivant la feuille imprimée, et attachée pour modèle Sous le contre-scel des Présentes, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui Semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces présentes seront registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera fait dans notre Royaume et non ailleurs ; et que l'Impétrant se conformera en tout, aux Règlements de la Librairie, et notamment à celui du dix Avril mil Sept cent vingt-cinq, et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura Servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayants cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'ailleurs soit fait aucun trouble ou empêchements ; voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi Soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre huissier ou sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtième jour du mois de Septembre, l'an de grâce mil Sept cent trente-un, et de notre Règne le dix-septième. Par le Roi en son Conseil.

Registré Sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris, Numéro 229. Folio 218, conformément aux anciens Règlements, confirmés par celui du 28. Février 1723. À Paris le 22 Septembre 1731. Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Je ne Sais quoi, Comédie en un Acte avec un Divertissement: Et j'ai cru que le Public en verrait l'impression avec plaisir. Ce 29 Septembre 1731.

Signé, CREBILLON.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].